

ROMAN INSPIRÉ D'UN FAIT REEL



LES AFFAIRES DES AUTRES

AUDREY RECHAL

Audrey Rechal

Les Affaires des autres

© Audrey Rechal, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8893-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Si la voisine crie très fort, c'est qu'elle a pas bien entendu
Si elle a du bleu sur le corps, c'est qu'elle a joué dans la peinture
Et si un jour elle a disparu, c'est qu'elle est partie en lune de miel
En attendant, les jours de pluie elle met ses lunettes de soleil

Tout va bien, tout va bien
Petit tout va bien »

Orelsan

Ce que le soleil éclabousse
(28 juin 2019)

— Un jour, ça va mal tourner ! déclare Édouard Melun, le directeur de l'école primaire Léon Jouhaux, le vendredi 28 juin 2019.

Les témoins, résignés, hochent la tête en confirmation. Les regards se consultent, des soupirs s'échappent. Nombreux sont ceux qui partagent cette intuition depuis longtemps, la situation finira par dérapé. Le poing de Joachim, venu chercher son fils Timéo, fracasse le panneau d'affichage, le réduit en une myriade de fragments de verre. Les éclats scintillent un instant dans l'air avant de retomber sur le sol dans un bruit cristallin. Les bris dispersés reflètent la lumière du soleil. Le menu de la cantine, maculé d'empreintes sanglantes, contraste avec le papier pâle. Les traces rouges irrégulières semblent avertir d'une histoire que personne n'ose imaginer. Un silence s'abat, une prémonition collective et incommodante s'invite, tandis que les regards se détournent. Les pieds du jeune garçon se figent devant l'entrée de son école. L'innocence de son monde vient de lui échapper un peu plus. Ses courtes mains se crispent sur les bretelles de son sac à dos. Son père fissure à nouveau ses repères. Un parent d'élève ramasse son secret et le lui remet. Le geste établit une connexion entre l'adulte et l'enfant, une compréhension silencieuse de ce qui ne peut être dit. Dans le regroupement qui se forme autour d'eux, Timéo s'accroupit, prend soin de rabattre en quatre son sésame, le glisse précieusement dans son bagage tel un trésor. Ses doigts tremblent tandis qu'il s'efforce de plier le document avec minutie.

Sur ce simple feuillet, il avait projeté son amour et sa joie.

La situation de cette famille appartient à la rumeur publique, un secret de Polichinelle que l'on préfère taire. Pas moins qu'ailleurs, les murs de la ville semblent prêter l'oreille aux confidences, tandis que médisances et rumeurs s'immiscent dans les conversations des voisins, des commerçants, des parents à la sortie de l'école. Les histoires comme celle-ci ne se racontent pas directement, elles se devinent, s'esquissent dans un silence appuyé ou un regard en coin.

On murmure, on jauge, on juge, mais on intervient peu.

Quelques années déjà que la mère a redressé l'échine. Des promesses et

caresses de son ancien compagnon, il lui reste des souvenirs épars, effacés par la violence et les mots qui ont laissé des cicatrices invisibles, bien profondes sous la peau. Toute interaction avec l'existence provoque leur inflammation. Son cerveau et son âme sont toujours empreints de ses poings et de sa prose destructrice. Les coups physiques ont cessé, mais les paroles, elles, continuent de résonner dans sa tête, comme une incantation macabre.

Lors du temps calme de l'après-midi, la maîtresse avait invité les enfants à esquisser le portrait de leur famille. Timéo avait observé, attendu patiemment qu'Adam, son camarade, finisse avec le feutre jaune. Une fois sur la table, il s'en était emparé vivement, déterminé à représenter son foyer recomposé sous une lumière dorée.

De l'année écoulée, à hauteur de ses quatre ans, Timéo avait retenu les soixante-quatorze jours de soleil. L'étoile démesurée occupait une place centrale dans son univers de papier. L'élément transcendait le décor, sa présence éclatante narguait la réalité, alors que la plupart du temps, la pluie imposait son rythme.

À cet astre, il avait ajouté un chêne avec une cabane perchée tout en haut, que Cédric avait édiée rien que pour Timéo. Minuscule refuge, majestueuse promesse. L'arbre massif flottait dans l'air, l'abri de fortune au sommet du ciel paraissait aisément accessible par un escalier. Il y avait eu beaucoup de planches en bois ainsi que des clous. Une fois, Cédric avait raté la pointe métallique, le marteau cogné son pouce, sa bouche dit un gros mot, ce qui avait beaucoup amusé maman. Autour du doigt blessé, on lui avait confectionné une curieuse poupée à l'aide d'un pansement adhésif sur lequel on avait bariolé deux yeux avec de longs cils, et une moue enjouée peinturlurée de rouge. La marionnette improvisée avait accompagné leurs rires. L'arrêt des travaux de la cabane s'était imposé pendant sept journées, six dodos. Le temps avait traîné comme un escargot. Une attente interminable qui avait semblé une éternité à Timéo. Le dimanche suivant, à une heure très matinale, ils avaient décidé d'un commun accord, après une session de chatouilles dans le lit parental, la reprise du chantier. Les rires avaient résonné dans la maison, doux échos de la complicité naissante de la famille recomposée. À la nuit tombée, la lampe frontale vissée sur le crâne, Cédric avait gravé sa promesse dans le bois et achevé la cabane.

Sur la feuille, un jardin foisonnait de fleurs aux pétales chatoyants, rose,

turquoise, orange. Les couleurs s'entremêlaient avec gaité. En arrière-plan du dessin, dissimulé sous le sceau du secret, apparaissait le quotidien de maman, Cédric et Timéo. Une vie fragile, un rêve à ne pas révéler qu'il avait modelé avec appréhension, sans savoir d'où elle venait, avec la sensation qu'en traçant sa joie, on pouvait la lui retirer. Leur bonheur, trahi par l'image d'une maison immense avec une cheminée fumante sur le toit. Un instant, il avait hésité sur la dimension des fenêtres. Trop grandes, et tout le monde pourrait voir à l'intérieur. Trop exiguës, et l'on suffoquerait. Il avait terminé par les esquisser assez vastes pour faire entrer le soleil, suffisamment étroites pour ne pas y laisser entrer la nuit. *C'est trop beau !* s'était exclamé Adam. Cela avait rassuré Timéo. Le verdict d'Adam avait dissipé toutes ses hésitations.

Cédric, le beau-père se trouvait figuré à côté de la cabane, une boîte à outils flambant neuve aux pieds. À sa droite, Timéo s'était mis en scène sur son vélo offert pour son anniversaire par maman, dessinée à sa gauche, dans une robe de princesse, elle-même, tout près de lui. Cette robe restait vierge de toute couleur. Blanche. Intouchable. Un long voile de mariée, retenu par une pince à cheveux aussi large que sa tête, venait coiffer son crâne.

**Les jeudis en héritage
(20 juillet 2020)**

Sur la table basse en marbre du salon, la grand-mère de Timéo installe le plateau, invite Sandrine à leur apéritif hebdomadaire. Deux verres en cristal gravés contiennent du porto. Les reflets changeants de la surface minérale sous le lampadaire en arc donnent une touche de solennité à cet instant, un rituel discret, une communion sacrée, que rien ne peut troubler. Le bord porté aux lèvres, les premières gorgées réchauffent cœurs et âmes. Le liquide ambré, doux et fort à la fois, s'insinue en elles, les ancre dans une normalité factice. Sur le parquet mosaïque, des briques en plastique sont renversées sur le sol comme à leur habitude. Timéo opère un tri minutieux des Lego par couleur. Ces moments de jeu et de concentration rétablissent un semblant d'ordre dans son monde brisé. Sandrine s'émeut de voir à quel point il a grandi en une année. Son visage marqué par l'innocence, affiné, les éloigne chaque jour d'elle, confirme le temps qui passe. Ce temps qu'elle souhaiterait remonter. Elle pourrait vendre son âme pour cela. Mais le diable, elle l'a déjà rencontré.

— C'est une chance pour lui d'être auprès de vous.

L'enfant s'invite sur ses genoux, les gestes hâtifs, empreints de la crainte que Sandrine ne disparaisse elle aussi. Le sac à main en simili cuir ventousé à la cuisse de sa propriétaire n'a aucun secret pour lui. Il y fouille avec la liberté d'un explorateur en territoire conquis, en quête des trésors habituels qui le réconfortent. À l'intérieur se trouvent des bonbons, rien que pour lui, ainsi qu'un téléphone portable. Les photos d'Émilie défilent sur l'écran du smartphone pour sa plus grande joie. Chacun de ces clichés, fragment du passé, lui permet de revivre un instant. Elle a tout conservé, des jours heureux et des moins bons. Rien n'a été effacé, rien n'a été oublié. Tout subsiste, intact. C'est un album que l'on ouvre avec précaution, en sachant que certaines images toucheront le cœur. Des clientes aux mises en plis ratées, des couleurs éclatantes dignes d'un nuancier Pantone, elle sourit en se remémorant les fous rires partagés devant ces déconvenues capillaires, les photos d'Halloween, orange pour les cheveux d'Émilie, vert pour les siens. C'était une époque heureuse, presque insouciance, marquée par des déguisements ridicules et des rires qui résonnaient dans le salon, malgré les hauts et les bas. Crinières crêpées, laquées, pailletées ; fêtes de fin d'année aux thèmes imposés, toujours grandioses ; l'incendie de l'ancien établissement, cette épreuve qui les a rapprochées plus que de raison, leur solidarité, leur résilience ; la pendaison de crémaillère rue de l'Authie, les flûtes de champagne en plastique, la joie sur leurs visages, aujourd'hui si lointains ;